



HAL
open science

URBICIDE ET RECONSTRUCTION : LES VOIES DIVERGENTES DE MINSK ET VARSOVIE

Fabien Bellat

► **To cite this version:**

Fabien Bellat. URBICIDE ET RECONSTRUCTION : LES VOIES DIVERGENTES DE MINSK ET VARSOVIE. Urbicides du XVI^e au XXI^e siècle, Sep 2018, Bordeaux, France. hal-03776082

HAL Id: hal-03776082

<https://hal.science/hal-03776082v1>

Submitted on 13 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

URBICIDE ET RECONSTRUCTION : LES VOIES DIVERGENTES DE MINSK ET VARSOVIE

Fabien BELLAT

École d'architecture Paris Val-de-Seine

Le second conflit mondial, et son cortège de crimes de guerres, a laissé des dévastations urbaines ostensiblement planifiées et froidement exécutées. Pourtant, au début du xx^e siècle, la convention de La Haye avait inscrit dans le droit international plusieurs mesures visant à épargner ou réprimer les destructions intentionnelles de monuments historiques. Les bombardements de la cathédrale de Reims pendant la Première Guerre mondiale soulevèrent une large réprobation à travers le monde, mettant l'Allemagne dans une position délicate¹. Or entre 1939 et 1945, les villes européennes ne furent guère protégées par cette convention, les belligérants étant prêts à des méthodes extrêmes.

De fait, le totalitarisme nazi vit uniquement en Varsovie une capitale à éliminer. Car, dès novembre 1939, Hitler envoya ses ingénieurs préparer l'effacement de la métropole polonaise. L'insurrection de 1944 et l'élimination à l'explosif du centre historique fut ainsi la continuité d'un urbicide préparé de longue date, mais exacerbé par la rage des nazis face à la rébellion varsoivienne... De son côté, le pouvoir soviétique a aussi pratiqué l'urbicide comme outil stratégique, faisant du siège de Stalingrad un symbole – aussitôt mythifié – de l'irréductibilité soviétique face à l'envahisseur. Or le cas de la reprise de Minsk, en 1944, fut différent, l'Armée rouge ayant accéléré la destruction de la cité pour enlever aux nazis la possibilité d'une retraite en bon ordre. Cette réédition de la tactique de l'incendie de Moscou en 1812 constitua en soi un geste patriotique dans la propagande stalinienne. Détruites à 90 %, Varsovie et Minsk connurent ensuite deux destins opposés. Désireuse d'afficher un patriotisme de façade, la direction communiste polonaise autorisa les architectes varsoviens à reconstruire *presque* à l'identique les monuments phares de l'identité nationale. Ce fut là une manipulation idéologique, cachant de vives querelles internes, mais qui atteignit son objectif en imposant la nouvelle Varsovie en étrange miroir d'un passé polonais très réinventé. En URSS, la reconstruction

de Minsk fut d'une tout autre sorte, puisqu'elle s'acharna à effacer les rares traces subsistantes d'histoire locale, les architectes envoyés par le Kremlin procédant à un remodelage urbain ambitieux servant bien les objectifs tacites du régime.

Si les totalitarismes nazi et stalinien se livrèrent chacun à des destructions urbaines préméditées, les reconstructions de Minsk et de Varsovie font état de deux politiques mémorielles très divergentes. L'une poursuivant par différentes méthodes l'effacement de l'identité urbaine antérieure, l'autre clamant la renaissance nationale. Mobile et *modus operandi* différenciés donc, conduisant à deux visions antagonistes post-urbicide, qui se rejoignent pourtant en définitive dans leur finalité commune de réinvention politique de ces cités.

Minsk, occupation, libération... Destruction et réinvention

Quand Hitler attaqua l'URSS le 22 juin 1941, la rapide débâcle des armées soviétiques força la Biélorussie à improviser le sabotage des usines et infrastructures, tandis que des trains spéciaux évacuèrent les dignitaires locaux. Malgré une résistance désespérée, Minsk fut prise dès le 28 juin.

Occupée par les forces nazies, la ville devint un relais administratif pour le Ministère du *Reich* aux Territoires occupés de l'Est. Celui-ci entendait procéder à de vastes déplacements de populations, ainsi qu'à l'extermination des Juifs – prélude à une colonisation par des fermiers allemands des espaces conquis². Minsk aurait probablement été effacée de la carte si les desseins nazis avaient pu être accomplis, remodelant à terme l'espace ainsi vidé pour servir d'éden agricole aryannisé. Ce *Generalplan Ost* préparait le futur Grand *Reich* sur les ruines de l'ex-URSS et sur des monceaux de cadavres. Les nazis abattirent d'abord la statue de Lénine devant la Maison des Soviets. Ils réutilisèrent cependant à

Fig. 1 - Minsk après les bombardements de 1941



Au fond la cathédrale, encore intacte. © Photographe non identifié ; Musée central des forces armées de Moscou / Mémorial de Caen.

l'identique cet édifice moderne des années 1920 qui devient le siège de leur administration : une croix gammée vint simplement recouvrir l'emblème soviétique. En revanche, les efforts soviétiques de modernisation de Minsk firent l'objet de railleries racistes alimentant une politique de disqualification de l'adversaire russe. L'ensemble de la Maison des Spécialistes (bâti en 1934, largement détruit en 1941) fut stigmatisé par l'occupant comme un habitat trop misérable selon les standards allemands. Dans un raccourci de propagande, les immeubles minskoï furent opposés au schéma d'une « rue résidentielle allemande pouvant être vue partout dans le *Reich*, construction modeste et saine pour des travailleurs brillants et en bonne santé³ ». Cette opposition entre fonctionnalisme soviétique et régionalisme nazi révèle à quel point deux idéologies antagonistes utilisèrent chaque domaine pour servir leurs objectifs, l'architecture rejoignant elle aussi cet arsenal.

Stalingrad marqua le commencement de la fin pour l'empire hitlérien. Utilisant les forêts et marais biélorusses à leur avantage, les partisans multiplièrent les actions de harcèlement des troupes d'occupation. Aux abois, les nazis répliquèrent par la généralisation des représailles en brûlant les villages avec leurs habitants. Malgré ces atrocités, les envahisseurs durent peu à peu s'abriter à Minsk, en croyant pouvoir mieux contrôler la capitale. Cela scella le sort de la cité lors de la reconquête soviétique en juin 1944. La forte concentration militaire allemande à Minsk exigea un affrontement féroce entre les adversaires, par des bombardements intensifs une semaine durant. En conséquence, à sa libération, le 3 juillet, la ville était ruinée à 90 %...

Tandis que l'agglomération comptait avant-guerre 237 000 habitants, en 1944, ne restaient plus que 50 000 survivants. Cependant, avant même que

Fig. 2 - Actuelle Place de la Victoire, état à la libération de la ville, 1944



© Photographe non identifié ; Archives nationales de Biélorussie.

ne commencent les déblaiements et déminages indispensables, les wagons de l'Armée rouge apportèrent une brigade spéciale, constituée des plus prestigieux bâtisseurs soviétiques, mandatés par Staline pour favoriser la résurrection de la capitale meurtrie. Entreprise de destruction, la guerre devint ainsi une machine à bâtir. De fait, l'ampleur des ravages sur son territoire⁴ força l'URSS à repenser ses structures décisionnelles en matière d'architecture, en étroite concertation avec l'état-major, afin d'accélérer notamment la remise en marche des infrastructures industrielles et de transports. Il s'agissait aussi de magnifier les centres-villes rebâties, chargés de signifier avec éloquence le triomphe du régime soviétique.

La victoire de Stalingrad, en février 1943, donna un coup d'envoi magistral à cette politique. En septembre 1943 fut créé un Comité aux affaires architecturales, coordonnant

l'étude des agglomérations frappées par le conflit, et assignant les architectes à leur site de reconstruction⁵. Ce Comité fut en vérité une mécanique destinée à mieux contrôler depuis Moscou le visage futur des cités soviétiques. Cette tutelle s'imposait d'autant plus qu'à l'été 1943 le concours pour le relèvement de Stalingrad avait enflammé l'imagination des architectes soviétiques, faisant même fi des préconisations du Parti. Or bien que censés servir de modèle, les plans pour Stalingrad ne firent guère l'unanimité parmi les bâtisseurs russes. Aussi bien Kiev qu'Odessa et Sébastopol firent l'objet d'une meilleure préparation urbanistique. La règle tacite fut de préparer autant que possible les projets de reconstruction sitôt après la libération des villes concernées, les bâtisseurs devant suivre de près les opérations militaires.

Pour Minsk, cela commença par la sélection des conseillers chargés de préparer le premier jet du *Genplan* de

reconstruction : la ville fut confiée à Alekseï Chtchoussev (1873-1949), Vladimir Semionov (1874-1960), Nikolai Kolli (1894-1966), et Arkadi Mordvinov (1896-1964). Quatuor judicieusement choisis. Les aînés Chtchoussev et Semionov étaient des académiques prérévolutionnaires ayant bien su s'adapter à l'URSS. Outre le Mausolée de Lénine – symbole fort du régime – Chtchoussev avait signé plusieurs édifices-clés à Moscou, Tbilissi ou Tachkent. Quant à Semionov, sa spécialisation comme urbaniste à Stalingrad et Bakou durant la décennie 1930, activité culminant avec son œuvre majeure du Plan de Moscou en 1935, en faisait un praticien indispensable⁶. Kolli et Mordvinov représentaient la jeune garde des années 1920, leur parcours ultérieur révélant leur attitude face au pouvoir. Forcé d'aller à Canossa, Kolli dut faire oublier son engagement moderne et son travail auprès de Le Corbusier. Mordvinov, pour sa part, construisit sa carrière à coups de dénonciations contre les plus imaginatifs constructivistes. Cela lui valut d'obtenir, en 1937, le remodelage de l'avenue Gorki à Moscou. Puis Staline le promut, en 1943, président du Comité aux affaires architecturales. Bref, l'un dut combattre pour sa survie professionnelle, tandis que l'autre grimpa au pinacle des honneurs officiels.

Si ce groupe n'avait théoriquement pas de hiérarchie interne, Chtchoussev synthétisa le travail du collectif, qui fut sommé de rendre ses conclusions pour le 15 octobre 1944⁷. Ces architectes n'eurent donc que trois mois pour définir un plan de reconstruction complet de la cité. Avec des moyens matériels – transports, logements, personnels – mis à leur disposition par les militaires, ils purent, en quelques semaines d'étude *in situ*, dégager rapidement les conclusions générales et donner les premiers ordres effectifs de déblaiement. Cette étape accomplie, Chtchoussev fit affecter à l'équipe, en septembre 1944, trois professionnels supplémentaires dont le rôle fut d'accompagner sur place la transition vers la réalisation du *Genplan* définitif. Cette tâche échut à des Biélorusses, leur expérience locale étant indispensable pour préparer en pratique la reconstruction⁸. Dans sa prise en main de Minsk, Chtchoussev adapta en somme les réflexes administratifs et militaires soviétiques, agissant tel un général d'état-major, déterminant la stratégie d'ensemble, confiant ensuite l'application ou l'adaptation des directives à des officiers subalternes en charge du front. En soi, la méthode de Chtchoussev n'était guère différente de celle que le maréchal Joukov appliquait à ses armées. La chaîne de commandement restait fermement tenue par des hommes de Moscou, qui surent cependant

visiter souvent les premières lignes, afin d'orienter le travail ultérieur de leurs adjoints.

Le Comité détailla une série de décisions combinant un fonctionnalisme indéniable avec un sens de la représentation monumentale propre à satisfaire les attentes du régime. Fonctionnalisme : accentuer Minsk comme principal nœud de communication du pays ; transférer des usines dans les zones périurbaines ; libérer la ville des circulations de transit par un système d'artères radiales ; améliorer les conditions d'hygiène par un réseau unifié d'évacuation des eaux usées ; endiguer la rivière et développer des espaces verts sur l'ensemble du territoire urbain. Allure architecturale : création d'une silhouette de ville-couronne, avec un maximum de cinq étages pour les édifices monumentaux du centre, bâtiments d'une hauteur moyenne de trois à quatre étages ; limitation de l'échelle à deux ou trois étages pour les quartiers d'habitations ; priorité donnée à la construction des édifices majestueux de l'avenue Nezavisimosti en tant que noyau administratif et social ; soin apporté au traitement architectural qui doit refléter l'héritage classique et l'art traditionnel de la Biélorussie. En outre, le *Genplan* envisagea un peuplement de 500 000 personnes dans l'immédiat après-guerre, mais prépara les infrastructures pour un possible développement jusqu'à un million d'habitants. Le tracé du périphérique fut placé d'emblée à une distance raisonnable du centre-ville : ce boulevard circulaire, commencé dès 1946, faisait le tour de la cité en 55 km⁹. Dans sa conception radioconcentrique, un tel programme porta la marque évidente de Chtchoussev et Semionov, l'accent mis sur les nécessités fonctionnelles provenant probablement de Kolli, tandis que les remarques sur l'optimisation des chantiers constructibles en ligne trahirent l'attachement de Mordvinov à la méthode utilisée pour l'avenue Gorki à Moscou.

Le centre de Minsk fut donc remodelé comme une capitale stalinienne typique, effaçant au maximum la ville antérieure.

Cette reconstruction se traduit par quelques paradoxes. Dans leurs projets emphatiques caractérisés par la multiplication des références à l'empire romain et même au parc de Versailles, les architectes moscovites ou locaux voulurent néanmoins conserver la cathédrale bâtie par les Jésuites au XVIII^e siècle. Contre leur désir de préservation du rare patrimoine local, le Parti décida, vers 1950, la destruction des tours et de la façade... Les restes du sanctuaire amputé furent ensuite cachés sous une paroi postiche. Au-delà de ce vandalisme religieux,

Fig. 3 - Boris Roubanenko, construction du groupe monumental dit des Portes de Minsk, 1948



© Photographe non identifié ; Archives nationales de Biélorussie.

Fig. 4 - Les ruines de Minsk en 1945



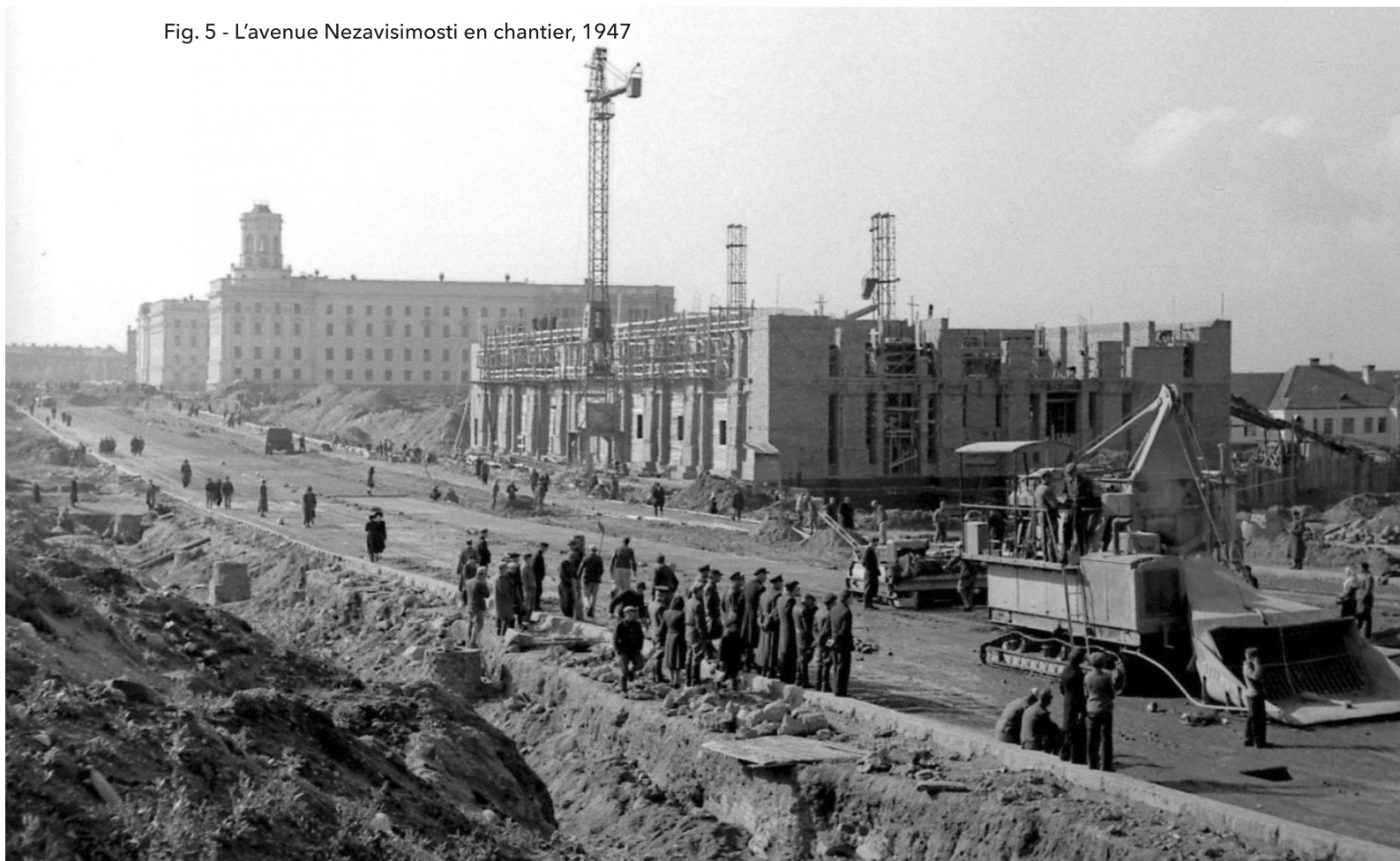
Au fond l'Opéra, parmi les rares édifices peu abîmés par la guerre.
© Photographe non identifié ; Archives nationales de Biélorussie.

seules l'Académie des sciences et la Maison des Soviets furent restaurées, tandis que d'autres édifices, qui pouvaient être rénovés et ne gênaient pas l'application du nouveau plan, furent éliminés sans pitié. Fut-ce là aussi une forme d'urbicide *a posteriori* ? L'URSS pratiqua volontiers l'amnésie de ses premières années : cela s'appliquait également au paysage urbain. Toujours est-il que les nouveaux ensembles de l'avenue Nezavisimosti contribuèrent fortement à changer la personnalité de la ville en la monumentalisant à l'extrême. En particulier, le siège du KGB – premier édifice achevé de la reconstruction – signifia avec éclat les nouvelles orientations du régime. Dessiné en 1946 par Mikhaïl Parousnikov (1893–1968) et Lev Ryminski (1913–1997), ce bâtiment tient de l'étrange collage entre le temple romain, la citation du palais anglais de Whitehall,

la fontaine de Trevi à Rome... Donc des références impériales, monarchiques, et pontificales ! Humour noir de la part des architectes ? Peut-être. Car, survivant du Goulag, Ryminski ne pouvait guère railler ouvertement ses anciens tortionnaires ; mais flatter leur vanité via un collage prestigieux restait envisageable.

Les autres équipements de Minsk accentuèrent l'allure impériale de la cité, malgré le recours fréquent à des plans standardisés. La capitale biélorusse s'est donc curieusement réinventée, entre emphase triomphale et standardisation récurrente. L'urbicide de la guerre, opéré par les deux adversaires, fut en somme poursuivi ultérieurement, par un effacement volontaire de l'état antérieur, et une reconstruction qui est en elle-même un chef-d'œuvre d'ambiguïté politique.

Fig. 5 - L'avenue Nezavisimosti en chantier, 1947



Au premier plan, ouvriers libres affectés aux travaux (la propagande soviétique évitait de montrer les prisonniers de guerre allemands sur les images) ; au second plan, l'érection du Magasin central ; au fond, le siège du KGB, premier édifice achevé de la reconstruction.
© Photographe non identifié ; Archives nationales de Biélorussie.

Varsovie : l'urbicide prémédité et la résurrection plébiscitée

En 1939, Hitler signifia à son gouverneur de la Pologne occupée d'employer tous les moyens pour éradiquer les symboles de la culture polonaise. Désireux de complaire au *Führer*, le satrape nazi fit aussitôt procéder au démontage des couvertures subsistant sur le château royal de Varsovie, afin d'en accélérer la dégradation. Cela ne fut que le prélude à une politique d'annihilation plus conséquente de la ville. Car les services du *Generalplan Ost* planifièrent la transformation des territoires conquis en éden agricole nazi, débarrassé des autochtones et du souvenir de leurs infrastructures urbaines. Dans cette logique démente, Varsovie constituait un vaste obstacle à éliminer instamment. Sous la direction de l'ingénieur Friedrich Pabst (1874 ?-1943), les nazis envisagèrent dès octobre 1939 une destruction presque intégrale du

centre de la cité, éliminant l'essentiel des monuments et préparant une réduction considérable de l'espace urbain¹⁰. L'architecte Hubert Groß (1896-1992) dessina même un projet de Halle du Parti nazi sur l'emplacement du château. Les architectes varsoviens comprirent vite les intentions de l'occupant et organisèrent une résistance aussi habile que déterminée. Leur premier impératif fut de protéger les sources documentaires, indispensables pour la reconstruction après la libération. Ayant appris que le siège du bureau des monuments historiques serait sous peu réquisitionné par la *Gestapo*, avec une témérité folle, Jan Zachwatowicz (1900-1983) prit au Musée national un camion... et déménagea les dossiers patrimoniaux peu avant l'installation des nazis¹¹ ! Bientôt conscients que les Allemands entendaient réduire les Polonais à l'état d'esclaves privés de presque toute éducation, Zachwatowicz et ses collègues mirent aussi

Fig. 6 - Vieux centre, état à la libération de la ville, 1944



© Photographe non identifié ; Archives municipales de Varsovie.

en place des cours clandestins, pour assurer la continuité de l'enseignement architectural¹². Si l'objectif fut d'abord de préserver la relève, ces cours permirent d'organiser en secret la réalisation d'enquêtes patrimoniales, pour obtenir un maximum de documentation sur les édifices abîmés ou détruits par les nazis.

En octobre 1940 fut instauré le ghetto de Varsovie, rassemblant les juifs polonais. En avril 1943, quand Hitler hâta la solution finale pour leur extermination, les captifs du ghetto lancèrent une insurrection au courage suicidaire. Malgré leur manque d'armes, les insurgés réussirent à combattre la *Wehrmacht* durant un mois. Les nazis détruisirent alors intégralement le quartier, cherchant déjà à éliminer les traces du site où leur hégémonie avait été défiée. Puis, suite à la victoire russe de Stalingrad, les forces hitlériennes durent entamer une sanglante retraite. L'approche de l'Armée rouge prépara certes la débâcle du III^e Reich, mais elle devait aussi offrir un calice amer pour Varsovie. Car, en août 1944, la résistance polonaise lança une nouvelle insurrection à Varsovie. Alors que les Russes avaient presque atteint la Vistule, l'Armée de libération pensait pouvoir combattre efficacement les troupes nazies, dispersées face aux attaques soviétiques, et faire libérer la capitale par ses propres efforts. Or Staline donna l'ordre de stopper les opérations militaires à proximité de Varsovie. De toute évidence, le dictateur du Kremlin tenait lui aussi à récupérer une Pologne exsangue. Les insurgés durent affronter, seuls, un occupant acculé et déterminé à écraser la révolte sous les ruines de la cité. Après des semaines de combats acharnés, les derniers survivants se rendirent en octobre. Ulcéré par les lourdes pertes infligées à son armée, Hitler donna l'ordre de raser la totalité de ce qui restait de Varsovie... Les monuments furent donc systématiquement minés, et le château soufflé à l'explosif, ne laissant plus qu'un monticule de décombres. 87 % du centre-ville était anéanti ou fortement endommagé. Varsovie libérée n'était plus qu'un fantôme urbain.

Une autre lutte commença alors, souterraine mais également féroce, celle pour le contrôle du pays, où s'affrontaient les représentants du gouvernement exilé à Londres, et les communistes polonais, bien soutenus par Moscou. Les accords de Yalta, en février 1945, avaient conclu à une position ambiguë, supposant l'organisation d'élections libres en Pologne... Bien sûr Staline n'entendait pas perdre le contrôle d'un territoire désormais aux mains de son armée. Dès 1944, le Parti communiste polonais veilla à marginaliser par tous les moyens possibles les représentants d'autres tendances

politiques, et à absorber la majorité des administrations-clés. C'est dans ce contexte hautement volatil que se prépara la reconstruction de la cité. La réédification, qui ne posait pas seulement un problème architectural, constituait un objectif crucial. Nombre de décisions portèrent en filigrane la marque de plusieurs décideurs aux objectifs divergents. Quelle Pologne fallait-il en effet réinventer après la guerre ? Une Pologne fidèle à sa mémoire séculaire ? Pour Varsovie, cela signifiait produire une reconstitution aussi trompeuse que vertueuse. Or des obstacles majeurs existaient, liés à la manière de rebâtir ce qui avait disparu, surtout dans une conjoncture économique aussi effroyable. Une Pologne poursuivant la recherche de modernité ? Pour Varsovie, cela supposait de maintenir des liens créatifs avec l'Europe. Or le développement de la guerre froide risquait bien de jeter l'interdit sur un tel internationalisme créatif. Une Pologne intégralement soviétisée ? Pour Varsovie, cela exigeait de remodeler la ville selon l'urbanisme stalinien. Or cela aurait signifié l'alignement du pays sur Moscou... Toutefois, ces trois tendances antagonistes ne s'exclurent pas mutuellement. Au contraire, elles coexistèrent de manière plus ou moins pacifique, se partageant l'espace de la cité, non sans débats agités et péripéties épiques.

Après les canons, la bataille pour le contrôle d'une ville peut aussi se jouer en pesant sur les choix de sa reconstruction. Dès l'écrasement de la seconde insurrection, le retentissement des combats pour la libération de Varsovie suscita en URSS la préparation de plans aux objectifs très divergents. Ces projets furent dessinés par un jeune architecte juif polonais, Edmund Goldzamt (1921-1990), qui compléta sa formation à Moscou, où il intégra le néo-académisme stalinien. Ce syncrétisme assimilant tous les styles au service du régime soviétique, Goldzamt envisagea de l'appliquer au cœur même du vieux centre de Varsovie. Détruisant le tissu urbain près du château, Goldzamt prévoyait d'insérer dans la vieille ville un vaste complexe mémoriel dominé par un campanile baptisé Monument de la Libération. L'architecte entendait ainsi soviétiser Varsovie, avec une monumentalité tributaire de la propagande.

Tandis qu'étaient imaginés à Moscou des plans aux visées politiques, sur place, les priorités étaient tout autres. Dès janvier 1945, encore dans son uniforme de capitaine, l'architecte Jozef Sigalin (1909-1983) dénicha ses confrères Zachwatowicz et Piotr Bieganski (1905-1986), afin de les conduire chez le nouveau maire Marian Spychalski (1906-1980). Celui-ci leur détailla les premières mesures à prendre pour la réédification,

fournissant un camion et un chauffeur, ainsi que l'autorité pour réquisitionner un lieu de travail adéquat. Zachwatowicz était nommé, dans la foulée, directeur du Bureau pour la reconstruction. Formé comme architecte, membre du Parti, organisateur de la résistance, le colonel Sychalski fut, de fait, l'un des hommes-clés pour la reprise en main du pays sous direction prosoviétique. De même, après une formation à la Polytechnique de Varsovie, Sigalin servit avec la division Kosciuszko dans les rangs de l'Armée rouge, avant de participer à la libération de la capitale polonaise¹³. Lui aussi membre du Parti, son engagement militaire et idéologique en faisait un homme sûr pour ceux qui préparaient la communisation du pays. Quoique formé comme ingénieur en URSS,

Zachwatowicz était vite retourné en Pologne auprès de sa famille, devenant dès 1930 un des meilleurs spécialistes polonais en matière de restauration. Quant à Bieganski, il avait complété sa formation varsoviennne à la Polytechnique par des séjours d'études en France, y développant ses compétences patrimoniales. Face à des hommes aussi introduits politiquement que Sychalski et Sigalin, Zachwatowicz et Bieganski faisaient figure de conservateurs érudits, soudain tirés de leurs réflexions archéologiques par des organisateurs habitués à l'efficacité militaire. Pourtant, tous avaient combattu l'occupant, et si leur vision de l'avenir de la Pologne différait, ils se rejoignaient sur la nécessité de démarrer la reconstruction le plus tôt possible. Car la tâche s'annonçait épique,

Fig. 7 - Jozef Sigalin, chantier du tunnel de la Trasa W-Z, 1948



© Photographe non identifié ; Archives municipales de Varsovie.

Zachwatowicz admettant que le centre-ville tenait du « cimetière carbonisé et tragique¹⁴ ». Aussi Bieganski reconnut que son confrère et lui éprouvèrent souvent des doutes sur la faisabilité d'une reconstruction des monuments¹⁵. Malgré ces réserves, Zachwatowicz déclara : « Varsovie ne peut pas être une cité sans passé. Varsovie est impensable sans la silhouette du château et de la cathédrale ; nous n'avons pas d'autre choix que de reconstruire nos monuments historiques¹⁶ ». Aussi, face aux partisans d'une reconstruction moderne, il fit prévaloir la nécessité de « rétablir les symboles de l'État polonais et monuments de la culture nationale sans égard pour le coût, ou les dissensions et rancœurs temporaires à l'égard des gloires passées¹⁷ ».

Dans un mélange d'ardeur patriotique et d'anticipation face aux possibles oppositions, la mise en place du *Biuuro odbudowy stolicy* (Bureau pour la reconstruction de la capitale ou BOS) fut effective dès février 1945. Si, initialement, le BOS démarra avec des moyens dérisoires, il fédéra vite la communauté architecturale polonaise. Dès avril 1945, deux cents bâtisseurs épaulaient les membres fondateurs¹⁸. Or rapidement, deux tendances se dessinèrent : celle des « monumentalistes », qui voulaient reconstituer le patrimoine détruit, et celle des modernes, qui considéraient que les destructions devaient permettre la réalisation d'une ville fonctionnaliste.

Deux visions antagonistes, qui ne devaient pas tarder à mêler affrontement et négociation. Zachwatowicz fit figure de général du premier groupe, tandis que Roman Piotrowski (1985-1988) fut l'âme du second. Formé à la Polytechnique de Varsovie, Piotrowski contribua au groupe d'avant-garde Praesens durant les années 1930. En 1947, il prit le poste de commissaire à la reconstruction, puis succéda à Zachwatowicz comme directeur du BOS. La même année, il rejoignit l'équipe du ministère de la Reconstruction, avant d'y être nommé ministre en 1949. Ces chaises musicales, déplaçant l'un pour promouvoir l'autre, trahirent non seulement les lignes de désaccords sur les choix à appliquer pour Varsovie rebâtie, mais encore une possible stratégie de division préméditée de la part du pouvoir communiste. Celui-ci entendait conserver le dernier mot sur les décisions urbaines.

Si le centre-ville, dont les équipements furent subtilement actualisés, fut dans son ensemble reconstitué dans sa forme historique, le débat sur la reconstruction du château resta très virulent. Au début, le Parti envisagea sa disparition définitive, mais, face aux nombreuses protestations, la direction politique fut forcée de trouver une stratégie

plus fine. En 1954, fut donc lancé un concours pour la réédification de ce symbole national.

Compétition à laquelle refusèrent de participer Zachwatowicz et Bieganski, qui n'y virent – avec raison – qu'une manœuvre dilatoire pour mieux enterrer le sujet. Le programme du concours autorisant une large adaptation de l'état ancien, plusieurs architectes varsoviens envoyèrent des projets qui divergeaient parfois beaucoup de la silhouette d'avant-guerre de l'édifice. Par exemple, Barbara et Stanislaw Brukalski (respectivement 1899-1980 et 1894-1967) reformulèrent en profondeur le château, lui adjoignant une tour massive inspirée de la Giralda de Séville, et d'une façade latérale modelée de l'Escurial... Curieuses citations de l'Espagne catholique, chez ces architectes jusqu'ici reconnus pour leur engagement moderne ! Ces choix ne témoignaient-ils pas d'une ironie grinçante des architectes face aux pressions du pouvoir ? Bohdan Pniewski (1897-1965), un architecte phare de la Seconde République, proposa une nouvelle façade dotée d'un escalier d'honneur inspiré du Capitole à Rome. La préférence fut cependant accordée au projet de Jan Boguslawski (1910-1982), plus synthétique entre le respect du monument ancien et sa nécessaire simplification technique. Or dès les résultats connus, le dossier fut enfoui avec soin... Jusqu'en 1973, où l'affaiblissement progressif du régime communiste conduisit le Parti à finalement autoriser la reconstruction de l'encombrant château, flattant au passage le patriotisme populaire, tout en recourant à une large campagne internationale de dons pour financer ce relèvement symbolique ! Bref, le château de Varsovie échappa de peu à une tentative planifiée d'oubli mémoriel. Il ne dut sa résurrection *in extremis* qu'au vif désir des Polonais de revoir le symbole de leur ancienne monarchie dans le panorama de leur capitale reconstituée.

Entre-temps, nombre de bâtiments donnèrent lieu à un traitement moderne, utilisant notamment le béton. Marek Leykam (1908-1983) adapta par exemple le style du Français Auguste Perret (1874-1954) aux Bureaux des aciers et charbons. Un tel édifice prolongea l'image de modernité de la Pologne d'entre-deux-guerres. Toutefois, cette perception fut vite assimilée par la propagande communiste à un cosmopolitisme parasité par l'impérialisme occidental. Elle fit donc en sorte de vite balayer ce pluralisme esthétique. Car le néo-académisme stalinien veilla bientôt à imposer sa présence oppressante sur Varsovie. Pour ce faire, l'URSS proposa à la Pologne un cadeau encombrant et empoisonné : le gratte-ciel du Palais de la Culture. Les Polonais

Fig. 8 - Façades arrière des maisons reconstruites de la place du Marché, 1953



© Photographe non identifié ; Archives municipales de Varsovie.

Fig. 9 - Jan Zachwatowicz, reconstruction de la barbacane, 1952



© Photographe non identifié ; Archives municipales de Varsovie.

Fig. 10 - Place du château, état en 1954



© Photographe non identifié ; Archives municipales de Varsovie.

eux-mêmes avaient bien envisagé l'édification d'un signal vertical aux dimensions conséquentes dans la ville, mais il ne s'agissait que d'études théoriques. Le Kremlin saisit l'occasion en 1954 : s'il combla d'une main ce rêve varsovien, ce ne fut que pour signifier de l'autre main le triomphe du communisme sur la Pologne soviétisée au moyen de cette tour. Si l'utile Sigalin fut invité à participer à la conception du gratte-ciel, celui-ci resta fermement entre les mains du Russe Lev Roudnev (1885-1956), un homme que Staline employa souvent lorsqu'il s'agissait de bâtir les plus grandiloquents symboles de son régime¹⁹. Le Palais de la Culture de Varsovie fut d'une certaine manière une variation de Roudnev sur son gratte-ciel moscovite de l'Université Lomonossov. En cela, il diffusa dans le bloc de l'Est un type emphatique de domination architecturale. En outre, la construction de ce monument colossal donna

lieu à la destruction intégrale d'un quartier pourtant plutôt épargné par la guerre. Reprise de l'urbicide par l'impérialisme stalinien ? Ce palais obligea ensuite à de lourds remodelages du tissu urbain environnant, là aussi selon des formules inspirées du modèle stalinien. Celui-ci ne dura guère en Pologne, avec la déstalinisation de la seconde moitié des années 1950. Mais Varsovie en reçut néanmoins la trace durable. Le Charybde urbicide tombait ainsi dans le Scylla reconstruction, avec ses multiples palinodies.

Le sort de Minsk et Varsovie durant et après la guerre permet de s'interroger sur les choix politiques et militaires face aux capitales et aux cultures urbaines. Les nécessités stratégiques ne furent pas seules en cause ; l'idéologie vint souvent ajouter ses ravages visibles et tacites aux destructions purement matérielles.

L'Armée rouge reprit Minsk en rouleau compresseur n'épargnant presque rien dans la ville ; puis les architectes envoyés par l'état-major pour préparer la reconstruction ne furent guère plus attentifs à ce qui pouvait être conservé sur place. Au contraire, leur travail accéléra l'effacement de la cité prérévolutionnaire et soviétisée, afin de mieux imposer une nouvelle capitale de république soviétique, une « ville Potemkine » stalinienne, majestueux décor pérennisant sa métamorphose. Bien que quelques voix aient tenté de préserver le patrimoine local, ces architectes prêchèrent dans le désert face à un Parti désireux de remodeler Minsk selon les attentes triomphalistes réclamées par Staline. Les bâtisseurs biélorusses qui ne comprirent pas ces coulisses idéologiques furent écartés des chantiers, et contraints à une douloureuse et inévitable autocritique pour tenter de retrouver une activité professionnelle. Ce châtement, relativement mesuré eu égard aux méthodes répressives sous Staline, ne découragea pas certains téméraires qui contestèrent la grandiloquence des plans de reconstruction, à leurs yeux trop ambitieux par rapport aux besoins réels de la capitale biélorusse. Là aussi, ces courageuses contestations furent étouffées avec soin, et l'essentiel des plans réalisés. Ainsi Minsk devint-elle une cité stalinienne typique, ayant presque totalement effacé la mémoire de la ville préexistante. Une amnésie organisée que les actuelles autorités municipales essaient à leur tour d'éliminer, en refusant systématiquement toute valorisation du patrimoine stalinien...

Quant à Varsovie, le souvenir de l'urbicide tenté par les nazis, les luttes mémorielles et les divergences urbaines ne

cessèrent de se superposer, jusqu'à nos jours. L'urbicide éprouvé par la capitale polonaise a surtout donné lieu à une considérable fabrication historique, qui tient lieu de nouveau récit national, celui de la reconstruction à l'identique du centre-ville. Les archives comme le panorama de la cité démentent en partie ce mythe qui, en Pologne, continue à nourrir une unanimité de façade de la société derrière cet accomplissement urbain déjà non négligeable en soi. Alors que la période communiste est vilipendée par les dirigeants nationalistes actuellement au pouvoir, la reconstruction demeure à peu près préservée des violentes polémiques qui déchirent la Pologne ces dernières années. Tandis que le Palais de la Culture reste largement considéré par les Polonais comme un édifice colonialiste des Russes dans leur capitale, peu à peu l'édifice s'intègre dans les codes culturels locaux. Aujourd'hui, presque plus personne n'en envisage sérieusement la démolition. Bien que le travail de mémoire peine encore à se faire sur les années communistes du pays, le legs de la reconstruction fait donc l'objet d'un relatif consensus national de la part des Polonais.

En somme, ces deux cités ont connu à la fois deux types d'urbicide différents, puis deux styles de reconstruction divergents... Destinées qui, d'ailleurs, rejaillissent sur leur perception actuelle. Car là où Minsk préfère l'omission, Varsovie a obtenu le classement de son centre reconstruit au patrimoine mondial de l'Unesco. Ainsi la capitale biélorusse est largement ignorée du tourisme européen, tandis que la capitale polonaise reste une destination très courue de la jeunesse mondiale.

Notes

1. GAEHTGENS Thomas W., *La Cathédrale incendiée : Reims, septembre 1914*, Paris, Gallimard, 2018.
2. GUTSCHOW N., *Ordnungswahn. Architekten planen im "eingedeutschen Osten" 1939-1945*, Berlin, Birkhäuser, 2001.
3. ANONYME, *Minsker Zeitung*, septembre 1941 (traduction de l'auteur).
4. 25 millions de citoyens soviétiques (pertes militaires et civiles) furent tués pendant la guerre, tandis que 6 millions d'habitants furent anéantis à travers l'Union, certaines villes comme Stalingrad ou Sébastopol étant rasées à 90 %. Voir BELLAMY C., *Absolute War: Soviet Russia in the Second World War*, Londres, Macmillan, 2007.
5. DAY A., « The Rise and Fall of Stalinist Architecture », dans CRACRAFT J. et ROWLAND D. (dir.), *Architectures of Russian Identity, 1500 to the Present*, Ithaca, Cornell University Press, 2003, p. 176.
6. BELOUSOV V. et SMIRNOVA O., *V. N. Semionov*, Moscou, Stroïzdat, 1980.
7. BOHN T., *Minsk – Musterstadt des Sozialismus. Stadtplanung und Urbanisierung in der Sowjetunion nach 1945*, Cologne, Böhlau, 2008, p. 81.
8. *Ibid.*, p. 82
9. En comparaison, le périphérique parisien, conçu en 1957, ne fait que 35 km.
10. GUTSCHOW N., *Ordnungswahn...*, *op. cit.*

Urbicides. Destructiions et renaissances urbaines du XVI^e siècle à nos jours

11. PLESKACZYNSKA M. et MAJEWSKI P. (dir.), *Jan Zachwatowicz*, Varsovie, château royal de Varsovie, 2013, p. 66.
12. *Ibid.*, p. 70.
13. MAJEWSKI J. et MARKIEWICZ T., *Building a New Home. The Reconstruction of Warsaw in the Period 1945-1952*, Varsovie, Dom Spotkan z Historia, 2012, p. 41.
14. BIEGANSKI P., « Cela se passa quarante ans auparavant », *Ochrona Zabytkow*, vol. 37, 1984, p. 85, traduction de l'auteur.
15. *Ibid.*, p. 86.
16. *Ibid.*, p. 89.
17. *Ibid.*, p. 85.
18. CIBOROWSKI A., *Varsovie, sa destruction et sa reconstruction*, Varsovie, Interpress, 1970, p. 143.
19. De formation prérévolutionnaire, Roudnev bâtit par exemple le QG de l'Armée rouge à Moscou, ou la Maison des Soviets à Bakou en Azerbaïdjan.